



## En quête de père

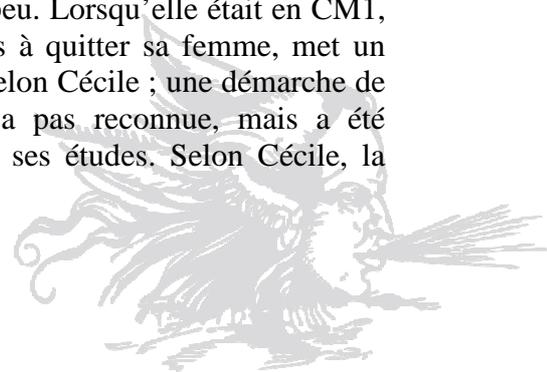
Delphine Porcheret

*Depuis deux ans, la section clinique Paris Ile-de-France organise en juin un après-midi d'études, scansion importante et très appréciée qui ponctue les activités de l'année. Un thème, souvent en lien avec le séminaire théorique, constitue le fil rouge de cette journée, lequel sera éclairé par la clinique et la discussion des cas présentés. Suite au succès du premier après-midi d'études, intitulé « Le décrochage de l'Autre social. Modalités subjectives contemporaines », le concept fut adopté et l'expérience renouvelée l'année suivante, le 6 juin 2009 à l'Institut Cervantès, sous le titre « Les nœuds de la parenté. Entre le métissage des civilisations et les langages de la science. ». Cette journée d'études s'inscrivait dans le droit fil du thème de l'année, « Comment faire avec l'Œdipe aujourd'hui ? », travaillé à la lumière du Séminaire de Lacan. Cinq cas cliniques y furent présentés et discutés autour de deux tables rondes, animées par Dominique Laurent, Jean-Daniel Matet et Herbert Wachsberger. Ce fut l'occasion d'explorer les incidences du discours de la science dans les transmissions générationnelles et les nouvelles modalités de constitution familiale dans leurs conséquences cliniques. Ce fut également l'occasion d'une rencontre avec l'artiste Yveline Loiseur, photographe, qui apporta un éclairage singulier au thème de cette journée. C'est avec plaisir que j'y ai participé en présentant un cas de ma pratique.*

Cécile est une jeune femme d'une vingtaine d'années que je reçois depuis peu au CMP. Elle est adressée par son médecin généraliste suite à l'échec d'un traitement antidépresseur, prescription initiée selon les références médicales opposables. Cette prescription était destinée à la soulager de ce qu'elle nomme (ses) « TOC », signifiant issu de la médecine des troubles dont elle s'est emparée en regardant la télévision. Cécile habite avec sa mère, son beau-père et deux petits frères de quatre et sept ans. Bonne élève, elle est en première année d'école d'infirmière, voie choisie après avoir commencé des études de médecine qu'elle interrompit au bout de deux mois, déçue par un enseignement « trop vague » qui faisait abstraction « des pathologies ». Je ne réponds pas à sa demande médicamenteuse et l'invite à déplier ce symptôme.

Il s'agit de rituels au coucher dont elle repère le caractère absurde et compulsif, point d'énigme du sujet : « ça ne sert à rien, je sais que c'est débile, mais il faut que je le fasse ». L'apparition de ses compulsions coïncide avec l'arrivée du beau-père à la maison, cet homme « très maniaque, avec des principes » qui a « imposé » sa présence et « son nom sur la boîte aux lettres ». Elle était alors âgée de dix ans. Il est surtout intervenu comme tiers séparateur dans le lien mère-fille, obligeant Cécile à dormir dans sa chambre, alors qu'elle dormait depuis toujours dans le lit de sa mère. Il a su prendre place dans le discours de cette dernière et orienter son désir.

Cécile est née de la rencontre de sa mère avec un homme marié, de dix ans son aîné. Son père ne l'a « pas reconnue », elle porte le nom maternel. Elle n'a que quelques souvenirs de cet homme idéalisé qu'elle appelait « papa » et qu'elle voyait très peu. Lorsqu'elle était en CM1, sa mère, lassée de cet homme « radin » qui ne se décidait pas à quitter sa femme, met un terme à cette relation et l'attaque en justice « par vengeance » selon Cécile ; une démarche de « reconnaissance de paternité » est engagée. Son père ne l'a pas reconnue, mais a été condamné à verser une pension alimentaire jusqu'à la fin de ses études. Selon Cécile, la



ressemblance sur les photos était suffisante pour l'obliger à verser des subsides. Ce procès eut pour conséquence l'interruption de tout lien avec celui-ci.

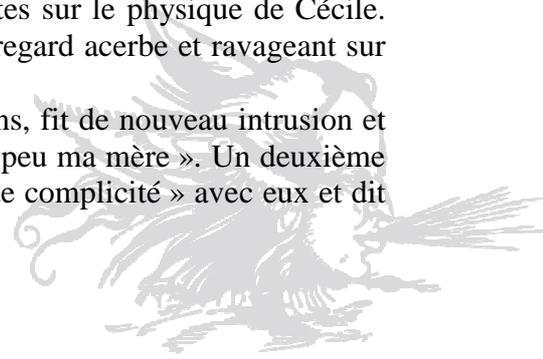
L'apparition des symptômes semble coïncider avec l'arrivée du beau-père et l'éjection de la jeune fille de la chambre à coucher de la mère. S'introduit un caractère énigmatique à ce qui peut se passer, dans ce lieu auparavant si familier. Une scène primitive évoquée avec un profond dégoût témoigne de cette rencontre pour le sujet : le bruit insupportable entendu durant l'acte sexuel, le soir, dans la chambre d'à-côté. Dès lors, elle ne supporta plus aucun bruit au coucher. « Ma terreur, c'était de les entendre. » Son beau-père a fini par lui donner des *boules quies* devant ses allers-retours incessants, motivés – selon les dires de Cécile – par le bruit de la télévision qui l'empêchait de dormir. Ces bouchons sont indispensables au rituel du coucher. Elle ne doit « rien entendre » entre ses allers-retours aux toilettes et ses multiples vérifications, sous peine de devoir tout recommencer. Elle vérifie qu'il n'y a plus « rien » dans la vessie, dans la cuvette et que la lumière est bien éteinte. Elle s'astreint à ce que son sexe ou sa culotte ne soient pas en contact avec la lunette de peur de la « salir » pour les autres, et la nettoie le cas échéant. Ses symptômes persistent. Elle parvient à les limiter en comptant, trait prélevé sur la mère, comptable de profession. D'autres rituels sont venus alimenter, en vain, cette tentative de faire barrage à la jouissance. Certains ont presque disparu suite à l'intervention du beau-père.

Cécile s'est récemment souvenue d'une phrase, prononcée par sa mère un soir lorsqu'elle avait sept ou huit ans : « Tu es sûre, tu ne veux pas aller aux toilettes avant de te coucher ? » Elle se demande comment elle a pu dire non à l'époque. Comment pouvons-nous entendre cette phrase ? S'agit-il d'un au-delà de la demande avec cette rencontre énigmatique du désir de l'Autre – elle me demande ça, mais que me veut-elle en fait ? – ou bien est-ce à entendre du côté de la jouissance, dans son versant d'injonction surmoïque ? Cet énoncé, somme toute banal et la signification qu'il a pu prendre dans l'après-coup, permettent de repérer un signifiant touchant au corps, présent dans le symptôme.

Cécile entretient en outre depuis l'adolescence, un rapport singulier avec la nourriture, entre privation et remplissage. Elle se décrit « boulotte » depuis toujours. Elle repère que ses variations alimentaires sont source d'inquiétude chez sa mère. Elle est allée jusqu'à se faire vomir sur de très brèves périodes, vomissements dont elle devait lui faire part, quitte à lui « pourrir » sa journée. On note l'incidence de l'objet oral dans sa relation à l'Autre maternel.

La dimension imaginaire est très prégnante chez cette jeune femme. La question de son corps, de son image jamais parfaite, semble être une de ses préoccupations majeures. Elle se trouve trop ronde et ne supporte pas ses seins « en forme de poires ». C'est une image du corps grimaçante qu'elle souhaiterait pouvoir corriger idéalement à coup de régimes, de thalassothérapies et de chirurgie esthétique. Elle a consulté une nutritionniste afin de perdre du poids « de manière encadrée » et un plasticien dans l'idée de redessiner sa poitrine. Il lui a répondu que cette intervention « ne servirait à rien ». Elle est sortie en larmes de la consultation. Cécile accompagne sa mère en thalassothérapie, mère très sportive dont elle peut dire « qu'elle est très bien faite », sorte d'image idéale à ses yeux. Une proche amie de cette dernière semble régulièrement faire des réflexions désobligeantes sur le physique de Cécile. Sa mère aurait abondé dans ce sens pendant longtemps, tel un regard acerbe et ravageant sur le corps de sa fille.

La naissance d'un petit frère alors que Cécile a douze ans, fit de nouveau intrusion et suscita une vive « jalousie » : « C'était horrible, il me volait un peu ma mère ». Un deuxième frère naquit lorsqu'elle avait quinze ans. Elle décrit une « grande complicité » avec eux et dit



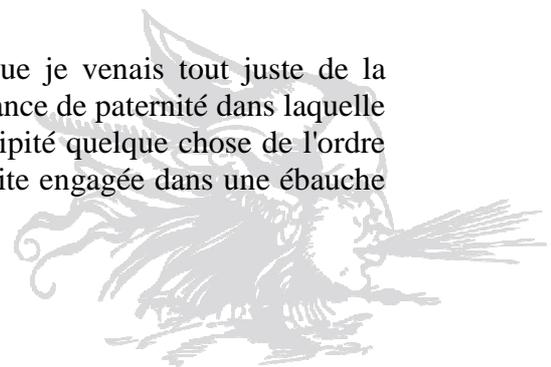
apprécier également beaucoup la fille de son beau-père, de sept ans son aînée. Elle la considère comme sa « confidente », non sans avoir éprouvé préalablement un sentiment de jalousie lorsque sa mère s'adressait à elle. Les signifiants « jalousie » et « complicité » semblent donner le ton de son rapport imaginaire à l'autre, perceptible aussi bien dans ses relations amicales qu'amoureuses. Ses liens dans la fratrie en portent la trace, pris dans la relation à la mère. Effrayée à l'idée d'être « célibataire », ses relations amoureuses se succèdent depuis l'âge de quinze ans.

Le sexuel lui apparaît sous les espèces du dégoût et de la saleté. Cécile a connu son premier *flirt* à l'âge de onze ans et ses premières relations sexuelles à quinze ans. Elle a dû se débrouiller très tôt avec la sexualité et la question de la féminité. Ses symptômes touchent essentiellement au corps des zones érogènes et leur apparition peut s'articuler à la rencontre énigmatique avec la jouissance maternelle dévoilée par l'arrivée du beau-père. Est-ce le réel de l'Autre sexe qui fait grimacer cette image du corps toujours vacillante ? Quelles réponses singulières a-t-elle tenté de mettre en place ?

Son père vint à lui manquer lors de l'intrusion du beau-père, avec lequel elle se dit toujours « en guerre ». Elle caressait l'idée de le revoir, sans réellement chercher à retrouver sa trace. Elle a fait consister ce père imaginaire, sportif, bricoleur, qui lui chantait des chansons d'amour de son pays d'origine. C'est sa mère qui, il y a un an, donna suite à cet appel au père, posant des actes là où sa fille ne se décidait pas à le faire. Dès son premier appel, Cécile fut déçue. Cet homme, qui refuse de donner toute indication permettant de le localiser, lui est apparu tel un étranger. « Je voulais voir mon père. Je ne sais pas ce que j'espérais. » Sur les conseils de sa mère, non sans un certain forçage de cette dernière, elle s'est engagée en début d'année dans une démarche judiciaire de « reconnaissance de paternité ». Elle souhaite obtenir « les mêmes droits que sa fille », autre enfant du père âgée de trente et un ans. Déçue par ce père, Cécile semble se raccrocher à sa « famille paternelle », dont elle ne sait que peu de choses et qu'elle aimerait rencontrer. Qu'attend-elle de ce vain appel au père, sinon une reconnaissance impossible ? Elle s'est saisie du discours juridique mais paraît peu encline à y croire. Cécile est apparemment à la recherche d'un père digne de ce nom depuis l'arrivée du beau-père. Parmi ses tentatives de construction, elle s'est tournée à l'âge de quinze ans vers ce dernier qui a une certaine efficacité sur le symptôme : elle voulait l'appeler « papa » pour « voir ce que cela faisait ». Elle a fait part de ce désir à sa mère qui s'est empressée de le lui répéter en sa présence. Cécile s'est sentie un peu honteuse. Son beau-père lui a répondu qu'il n'était pas son père.

Dans sa quête d'idéal, Cécile semble particulièrement sensible au discours de la science et à la manière dont les médias s'en emparent, une science au service d'une image aimable, façonnée, parfaitement identifiable, qui prendrait valeur de nomination. Elle a, de sa propre initiative, recours au médical pour gommer les rictus du corps et améliorer cette image narcissique toujours en défaut : c'est le bistouri du chirurgien plastique, la fiche-repas du nutritionniste, le médicament du psychiatre. Elle vient d'entreprendre des études d'infirmière, espérant obtenir rapidement un savoir prêt à l'emploi sur « les pathologies ». Elle croit pouvoir y trouver une maîtrise de ce corps libidinal, un savoir sur la jouissance. Cependant, celle-ci ne se laisse pas enfermer dans le tonneau des danaïdes.

J'ai écrit le cas de cette jeune femme en mai dernier alors que je venais tout juste de la rencontrer au dispensaire. La démarche judiciaire de reconnaissance de paternité dans laquelle elle était engagée depuis le début de l'année, semble avoir précipité quelque chose de l'ordre d'une demande adressée au milieu médical. Elle s'est tout de suite engagée dans une ébauche



de travail, m'installant, semble t-il, à la place d'un sujet supposé savoir. Cependant, son rapport au savoir est teinté d'ambivalence. Elle a interrompu nos rencontres au début des grandes vacances alors qu'elle commençait à questionner le lien à sa mère. J'ai reçu Cécile une huitaine de fois. Au cours de ce suivi, elle a pu se séparer d'un homme, choisi sur des traits paternels, avec lequel elle entretenait depuis un an une relation aux accents de ravage.

